

CONCOURS D'ÉCRITURES SHERBROOKOISE 2022
VOLET ADULTE

TEXTE LAURÉAT

Banc d'école

de Florent Gouézin

Au centre d'un parc, une fontaine. Elle est allumée ; c'est le printemps. Autour de la fontaine, des bancs. Un seul est occupé, par Marcel. Il a 19 ans mais il s'appelle Marcel. Derrière Marcel, dans la pelouse chaude et sèche, une petite fille joue avec ses voitures, ses camions, dans un cafouillis de bruits de bouche. C'est Mathilda. Dans les parages, sa mère avec un livre.

Pas loin, la rue King. Pas loin, la rue Wellington. Pas loin, la rue Belvédère. On est au calme, à Sherbrooke, au cœur d'un jeudi après-midi de mai.

L'eau bruisse, les oiseaux chantent et madame Suzanne entre en scène. Petite, un peu bossue, elle avance doucement mais sûrement, traverse le parc vers le grand escalier, là-bas, au sud. Marcel la reconnaît immédiatement. Marcel ne fait rien, sur ce banc, s'ennuie presque, promène ses yeux sur les passants, les voitures, les animaux, les plantes. Alors quand surgit subitement madame Suzanne, son ancienne professeure de maths du secondaire, ce visage fripé si familier, ça le réveille. Il la fixe, se redresse, bombe le torse et attend le moment où elle tournera la tête, le reconnaîtra, forcément, et ils discuteront, se rappelleront, riront. Marcel ne s'ennuiera plus.

Mais non. Tendue vers sa vieille professeure, Marcel est totalement invisible. Elle, elle avance, l'air concentré. La petite Mathilda, avec ses camions et ses pelles, a mis un casque de vélo pour respecter les consignes de sécurité de son chantier imaginaire et hurle : « Attention !! Chute de mille milliards de tonnes de caillasses !! » Ce cri du cœur ne fait pas dévier madame Suzanne. Elle monte l'escalier, lentement, et disparaît.

Marcel est déçu. Mais après tout, se dit-il, elle semblait déjà à moitié aveugle, à l'époque, elle ne le voyait presque plus, au fond de la salle, jouer sur son téléphone ou, parfois, simplement dormir. Peut-être est-elle maintenant aussi à moitié sourde ? La pauvre. Marcel, opportuniste, ne se laisse pas abattre et saisit l'occasion de combattre l'ennui. Il replonge dans ses années adolescentes pendant que le soleil continue de brunir sa peau.

Les minutes passent, les souvenirs de Marcel défilent, puis s'épuisent. Le chantier de Mathilda avance bien.

Et madame Suzanne réapparaît. Pas depuis le grand escalier, non, mais depuis le même endroit que tout à l'heure. Elle est de retour. Marcel doit saisir sa chance. Il guette encore et, à la première inflexion du regard dans sa direction, remonté comme un jouet à ressort, il lève le bras si haut et si vite que ses fesses quittent un instant le confort du banc. Son sourire est éclatant, il garde le bras levé quelques secondes, une éternité. Madame Suzanne l'a vu et, sans cesser de marcher, lui sourit timidement. Elle continue son chemin vers le grand escalier. Marcel est stupéfait. Au sommet, elle se retourne, pose sur lui son regard qu'elle a gardé affuté, et s'en va. Marcel et ses amis étaient fascinés par ce regard. Deux petits yeux bleus, si clairs, si lumineux, plantés au milieu d'un visage crevasé. Au-dessus, les deux sourcils de madame Suzanne forment sur son front une pince menaçante qui lui a valu le surnom de « La Vieille Fourche ». Marcel et ses amis étaient très fiers de leurs surnoms. Tout le monde en avait un ! Roger « La Loupe », presbyte comme personne, Bertrand « La Corneille », dont l'écho du rire dans les couloirs mal éclairés avait traumatisé des générations d'élèves... De mémoire de Marcel, seule Lucie Lafleur, jeune professeure de français, avait pu en réchapper. Elle était respectée par la petite bande d'adolescents pour son autorité professorale, sa bienveillance maternelle et son impact hormonal phénoménal. À sa pensée, les joues de Marcel commencent à brûler.

Il est sorti de ses songes moites par la stridence de Mathilda. « Maaaaan ! Pourquoi il est toutseul, le monsieur ? » Autour de Marcel, tous les bancs sont vides. Il blêmit. Il sent les interrogations de la jeune fille dans son dos. Il n'ose se retourner et garde les yeux droits devant lui, le dos raide. Un peu trop raide. Le dos des gens qui se savent observés.

Sa crispation est brisée par l'apparition totalement inattendue de... madame Suzanne. Pas par le grand escalier au sud, où madame Suzanne a disparu tout à l'heure, mais par la même entrée, toujours la même. La stupéfaction efface Mathilda et son jugement de l'esprit de Marcel. Dans son crâne ne macère plus qu'une question : « Mais qu'est-ce qu'elle fait, La Vieille Fourche ?! Elle tourne en rond ? » Il l'observe, à la recherche d'un indice quelconque, mais rien, elle ne change pas de trajectoire, elle marche vers le grand escalier. Marcel note, cela dit, qu'elle a l'air d'aller un peu plus vite que tout à l'heure. C'est subtil, bien sûr, elle n'en est pas à trotter non plus. Mais tout de même ! L'allure est plus assurée, presque conquérante. Les bras ne sont plus deux longues nouilles cuites pendouillant mollement, ballottées au rythme de la démarche et du vent ; ils se sont un peu pliés et participent à l'effort de déplacement. Madame Suzanne ne serait-elle pas en séance d'entraînement ? Marcel connaît quelqu'un, une voisine, qui tourne comme çasur son stationnement d'immeuble, tous les jours, 21 fois. Il a compté. Parfois seule, parfois avec son chien, rarement avec son mari, toujours avec une détermination inspirante. Marcel a déjà surpris une conversation entre elle et une autre dame. La marcheuse avait expliqué le rôle essentiel de cet exercice quotidien pour la rééducation et l'entretien de ses genoux vieillissants.

Elle faisait ça trois fois par jour ! 8h, 13h, 18h. Marcel était venu vérifier. C'était vrai. 21 tours, chaque fois.

À la lumière de ce souvenir, Marcel regarde avec émotion madame Suzanne finir son ascension d'escalier. Avec admiration. Elle en a vu, des choses, la professeure du secondaire... Et elle se bat. Elle lutte. Elle marche. Marcel en est secoué. Il se noie dans ses pensées alors qu'au loin commencent à résonner de nombreuses sirènes de police. Comment sera-t-il, lui, à cet âge-là ? A 19 ans, il passe ses journées sur des chaises et des bancs, il se divertit assis et se déplace souvent en voiture... Marcel regarde sa vie, Marcel se projette. Et Marcel finit par s'inquiéter. Pas longtemps.

Cela ne fait pas 10 minutes qu'il est en introspection et, inimaginable, madame Suzanne entre à nouveau dans le parc. Pas par le grand escalier qu'elle a bravement gravi tout à l'heure, mais encore par le même passage... Différence notable, elle porte à présent un sac à dos énorme, trop gros pour elle et, à voir son déséquilibre, ses à-coups,

sa face grimaçante et la rougeur de ses joues, apparemment bien trop lourd pour ses jambes et ses épaules. Mais elle avance. Elle marche ! Marcel en est secoué. Encore.

Puis c'en est trop. Marcel doit agir. Il se lève résolument, s'approche à très grands pas de son ancienne professeure.

— Madame Suzanne, bonjour ! chantonne-t-il, jovial, le bras levé.

— Ah ! Ah ah ! Bonjour, Marcel, répond-elle souriante, crispée sur les ganses de son énorme sac à dos.

— Comment allez-vous ? Je peux vous aider ? Ça a l'air monstrueusement lourd !

— Non ! lance-t-elle en se reculant d'un pas vif.

Marcel affronte le même regard glacial qu'il y a quelques années. L'estomac lui tombe dans les baskets, il se sent pâlir et ne bouge pas. Madame Suzanne reprend sa marche en prenant soin de le contourner.

— Merci... merci, Marcel. Mais non, ça ira. Et toi, que deviens-tu ? demande-t-elle alors que, lui faisant toujours face, elle marche maintenant à reculons, fauve protectrice de son précieux chargement.

— Ça se passe très bien... merci... Je suis au Cégep... en...

— Formidable, formidable.

— ... informatique... Oui, c'est...

— Pardon, mais je dois filer. À bientôt !

Et Marcel reste planté là, seul au milieu du parc. Il ne peut s'empêcher de regarder madame Suzanne souffrir, audiblement, en transportant son fardeau, seule. Elle jette des regards autour d'elle lors de ses pauses nombreuses et, parfois, ses yeux croisent ceux de Marcel, fasciné par cette obstination. Elle lui fait un sourire, chaque fois le même, celui qui veut dire « Tout va bien, n'ose pas m'aider. » Les yeux clairs de madame Suzanne... Phénoménaux.

Elle a disparu depuis quelques minutes, déjà, quand Marcel regagne son banc en titubant. Il ouvre son propre sac à dos et en sort un sandwich au pain blanc, un peu sec,

chauffé en étuve parle soleil. La mayonnaise a un goût étrange. Au loin, le vacarme des sirènes continue.

Quand la police interroge Marcel, une heure plus tard, celui-ci a un peu peur. Il n'a jamais été à l'aise, avec la police. Collée derrière lui, Mathilda écoute attentivement, ses camions abandonnés dans la pelouse. Il répond au mieux aux questions, la voix tremblotante.

— Depuis ce matin, vers... 10h, je crois. Je pourrais demander à ma mère, si vous voulez.

— Ce ne sera pas nécessaire. Qu'avez-vous fait, ici, seul, depuis ce matin 10h environ, monsieur ?

— Je... rien de spécial.

— Rien ?

— Non, j'ai juste... bah...passé le temps. Réfléchi.

— Réfléchi à quoi, monsieur ?

— Je sais pas trop, c'est assez...

— Est-ce que vous allez le mettre en prison avec des menottes ? demande Mathilda d'une voix vibrante d'excitation.

— Ah ah ! Mais non, voyons, on ne fait que lui poser des questions !

— Mais s'il répond mal, il va aller en prison avec des menottes ? Parce que nous, à l'école, quand on répond mal, on a des conséquences.

— Oula ! rit le policier, c'est sûr que si monsieur répond mal, il va aussi avoir quelques petits problèmes ! Mais ça n'arrivera pas, n'est-ce pas ? demande-t-il à Marcel, tout signe de jovialité ayant soudainement disparu de son visage.

— N-n-non, bien entendu, répond Marcel, en nage.

La police repart et laisse Marcel terrorisé sur son banc.

Mathilda en est à raconter à sa mère, pour la troisième fois, la confrontation de Marcel avec les policiers. Selon elle, maintenant, des agents en armure ont sauté depuis

un hélicoptère quand Marcel a essayé d'échapper à leur emprise grâce à ses pouvoirs magiques. S'imaginer capable de lancer des boules de feu aide Marcel à reprendre ses esprits et il attend une éventuelle quatrième version avant de rentrer chez lui.

Mais madame Suzanne apparaît. Pas en haut de l'escalier. À la même entrée que tout à l'heure. Marcel perd son sourire de magicien du feu et, lesté sur son banc, la regarde s'approcher. Elle marche d'un pas rapide, à présent. Elle semble fondre sur lui. Étonné, il regarde tout autour de lui et, non, toujours personne. Madame Suzanne s'assoit sur le même banc, sans mot dire.

Le silence s'installe.

« Maaaaan !! Le monsieur des questions de la police, il parle avec une daaame !! »

Le silence se tend.

— Rebonjour, Marcel.

— Rebonjour, madame.

— Alors, dis-moi... Ça te plait, le Cégep en mathématiques ?

— En inform...

— Peu importe, tranche-t-elle. Ça te plait ?

— ... Oui, ça me plait... beaucoup.

Marcel est si nerveux qu'il a du mal à respirer. Mais pourquoi cette tension ? C'est madame Suzanne ! Ce n'est que madame Suzanne !

— Et tu veux que ça continue, Marcel ? Le Cégep, tout ça ?

— Oui, madame Suzanne.

Il sent le regard bleu glace se poser sur lui. Il commence à trembler.

— Alors, dis-moi simplement : tu as parlé de moi, tout à l'heure, « monsieur des questions de la police » ?

Des larmes perlent maintenant aux coins des yeux de Marcel. Il regarde toujours droit devant lui, n'ose tourner la tête, mais elle s'est rapprochée, il peut sentir son parfum au muguet, le même depuis toutes ces années.

— Non, Madame, j’vous jure que non, j’savais même pas, ils m’ont demandé des choses banales, j’ai pas parlé de vous, j’vous l’promets, demandez à la petite, là-bas, elle a tout entendu.

— Voyons, Marcel. Marcel ! se met à rire madame Suzanne, un rire sans joie, un rire terrifiant. Enfin ! Je te fais confiance, mon petit ! Tu as toujours été si adorable !

— ...

— Tu vas rester adorable, Marcel ? murmure-t-elle, son menton frôlant l’épaule d’un Marcel qui tressaute de peur, qui sent le souffle de l’octogénaire dans son cou. Tu vas rester discret, Marcel ? Tu vas rentrer chez ta mère et passer la soirée devant tes jeux vidéo, n’est-ce pas ? Demain, si le cœur t’en dit, tu iras à la police, mais ce soir, rentre, Marcel. Prends soin de toi et rentre. D’accord ?

— Oui, Madame, je vous l’jure, je ferai ce que vous dites, débite Marcel les yeux fermés, le front en sueur, les fesses serrées et les mains si crispées que ses jointures en deviennent douloureuses. Je vais rentrer, je vais rien dire, vous pouvez...

Quand Marcel rouvre les yeux, madame Suzanne a disparu. Elle est peut-être partie par le grand escalier ? Marcel l’ignore. À sa place, aux côtés de Marcel, Mathilda le regarde fixement, intensément.

— C’était qui, la dame ?

— Ah ! sursaute Marcel. Personne ! C’était personne !

— Pourquoi t’es tout rouge ? Pourquoi tu te lèves ? Pourquoi tu pars ? Maaaaan ?! Le monsieur de la police il est bizaaarre !

Marcel a passé sa soirée, cloîtré dans sa chambre. Inquiète, sa mère lui a apporté à manger, comme quand il était plus jeune. Le lendemain, les journaux télévisés parlent beaucoup des recherches entreprises par la police pour retrouver une femme dont on diffuse un portrait-robot rudimentaire très approximatif. La mère de Marcel lance : « Aucune chance de la retrouver avec ce brouillon ! Ça pourrait être n’importe qui de mon club de scrabble. » Marcel, lui, reste silencieux, fixant, dans la télévision, les deux yeux bleus que le portraitiste avait formidablement bien réussis.